

— Ce n'est pas tout encore ; ces bandits se sont mis en relations avec ceux de la ville dont ils sont devenus les amis ; en mettant le chiffre des bandits qui végètent sur le pavé de la ville, à deux mille, pensez-vous que ce soit exagéré, général.

— Ils sont plus du double !

— Eh bien, tous ces gens sont armés, enrégimentés, et prêts à marcher contre vous au premier signal.

— La ville aux mains de ces bandits, c'est horrible !

— C'est cependant ce qui arrivera aujourd'hui même ; cette nuit les Cortacaminos ont tenté une surprise, pour enlever les canons.

— Et ils ont réussi ?

— A s'emparer de douze des plus mauvais, les autres sont restés entre nos mains, et sont prêts à servir ; si je vous oblige à tant de détours, mon général, car vous devez remarquer que nous mettons beaucoup de temps pour atteindre le palais ?...

— En effet, j'allais même t'interroger à ce sujet.

— C'est tout simplement, mon général, que la plus grande partie des rues et des places, ont été déparées cette nuit malgré l'orage. Mexico est couvert de barricades ; nous sommes obligés d'entrer par les derrières du palais.

— Allons, l'affaire sera chaude, car je ne céderai point, je le jure ! je me défendrai comme un lion.

— Et bien vous ferez, mon général, car ils ne vous ménageront pas, eux.

— Je ne me fais aucune illusion, la partie est perdue pour moi ; mais vive Dios ! je me ferai de belles funérailles.

— Du découragement, mon général ?

— Non pas, mais cette fois la chance tourne, il faut me résigner, mes ennemis sont trop nombreux.

— Sans compter que peut-être vos soldats vous abandonneront, quand ils reconnaîtront l'inutilité de la résistance.

— Cela arrivera sûrement dans un temps plus ou moins long ; je sens la mort s'approcher de moi ; eh bien soit !

— Ainsi vous vous considérez comme perdu ?

— A toi je puis le dire ; oui, je suis perdu sans rémission.

— Et avec cette certitude, vous combattrez !

— Jusqu'à la dernière goutte de mon sang, je ne veux pas donner la joie à mes ennemis de me prendre vivant.

— Mais vous pouvez fuir, général !

— Pourquoi faire ? pour prolonger ma vie de quelques jours, peut-être même de quelques heures ; allons donc ! mieux vaut mourir bravement comme on a vécu, la face tournée vers ses ennemis et les défiant de son dernier regard.

— Et la vengeance, mon général ?

— Oh ! démon ! quelle corde fais-tu vibrer ! cette vengeance pour laquelle j'ai vécu et qui m'échappera à mon dernier soupir, il y a de quoi me rendre fou.

— Si je vous faisais satisfaire cette vengeance, non pas sur l'homme que vous haïssez, mais sur sa sœur...

— Oh ! si tu faisais cela !... ce serait un coup de maître, car ce misérable mourrait de douleur ; non, non, ce n'est pas possible ! tu te railles de moi, Peters Batt ! Prends garde, scélérat, voilà que malgré moi tu as fait pénétrer dans mon cœur cet espoir de vengeance ! si tu me trompais, tu me connais... ce serait fait de toi !...

— Dieu me garde de plaisanter sur un pareil sujet, mon général, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire je puis le prouver.

— Oh ! je donnerais ma fortune entière à celui qui mettrait

cette femme entre mes mains ! s'écria le général avec exaltation, car ma vengeance serait complète.

— Oh ! je ne suis pas aussi ambitieux ! dit l'espion avec un geste pudique, mais pour deux cent mille piastre payables à vue sur votre banquier, mon général, si modique que soit cette somme, auprès du désir que vous avez de vous venger, je me chargerais volontiers, de remettre tout de suite dona Carmen entre vos mains.

— Tu ferais cela !

— Sur l'honneur, mon général.

— Mais comment ?

— Ceci me regarde, mon général.

— C'est juste, mais quand me l'enverras-tu cette dame ?

— Dès que j'aurai l'argent, donnant donnant.

— Écoute, j'ai beaucoup d'argent ici.

— Je le sais, mon général.

— J'ai entre autres, pour un million de piastres en billets de cinq mille francs chacun.

— Les billets de la banque de France sont de l'or en barre, mon général.

— C'est bien, c'est entendu ; dis-moi maintenant, comment tu as réussi à t'emparer de cette dame.

— Je ne demande pas mieux, mais vous ne connaîtrez point l'endroit où je l'ai cachée, tant que je n'aurai pas touché la somme promise.

— Tu te méfies de moi ?

— Pas le moins du monde, mais je crains que la joie vous fasse oublier la dette, quand vous verrez la femme.

— Elle est donc au palais ? s'écria-t-il.

— Je me serais bien gardé de l'amener ici, Excellence, vous savez pourquoi.

— C'est juste ! alors elle est...

— Dans un endroit, où sans moi vous ne la trouverez jamais. Excellence ; mais nous voici enfin au palais, avec votre permission, mon général, nous interrompons quant à présent cette conversation qu'il nous est loisible de reprendre bientôt.

— Surtout, ne t'éloigne pas !

— Sans mon argent, jamais, Excellence ! je ne suis venu en Amérique que pour faire fortune ; maintenant, que l'occasion s'offre enfin à moi, après tant de traverses de toutes sortes, je serais singulièrement naïf si je la laissais échapper.

— C'est bien ! à tout à l'heure.

Ils entrèrent alors dans le palais par les derrières, comme cela avait été convenu.

L'escorte du général entra derrière lui, et les portes furent solidement assurées, pour éviter toute surprise.

Les soldats accueillirent le général avec le plus grand enthousiasme.

Le général donna l'ordre de réunir tous les soldats.

Il les passa en revue, et leur fit séance tenante distribuer dix piastres par homme ; la même distribution fut faite aux officiers par rang de grades, les alferes touchèrent dix onces, les généraux en touchèrent soixante.

Les soldats et les officiers jurèrent de se faire tuer à leur poste sans reculer d'une semelle.

Le général les remercia avec effusion, puis prenant congé d'eux, sous prétexte d'endosser son grand uniforme, il se tourna vers l'espion prussien, impassible et indifférent en apparence à ce qui se passait devant lui.

— Viens, suis-moi ! lui dit le général.

Et il l'entraîna du côté de ses appartements.